

# L'émotion en débat. Neurosciences affectives versus sciences sociales des émotions

Quentin Deluermoz<sup>1</sup>  
Thomas W. Dodman<sup>2</sup>  
Hervé Mazurel<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Maître de conférences en histoire contemporaine, Université Paris 13, 99 avenue Jean-Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, France

<sup>2</sup> Assistant Professor of French, Columbia University 505 Philosophy Hall 1150 Amsterdam Avenue, MC 4902 New York, NY 10027, USA

<sup>3</sup> Maître de conférences en histoire contemporaine, Université de Bourgogne, 4 boulevard Gabriel BP 17270, 21072 Dijon cedex

Rubrique coordonnée  
par F. Roos-Weil et P. Hum

**Résumé.** Depuis une trentaine d'années, les neurosciences s'imposent dans l'espace public et s'insinuent dans nos vies, promettant entre autres choses de déchiffrer nos émotions – sans jamais convaincre pour autant les sciences sociales. Dans sa 5<sup>e</sup> livraison, la revue *Sensibilités* prend du recul sur cette controverse, la situant dans un débat plus vaste entre, d'un côté, un discours universaliste visant à naturaliser nos affects, de l'autre, des approches rappelant l'historicité et la socialité d'émotions par ailleurs très diverses selon les cultures. Au-delà de l'engouement médiatique dont bénéficient aujourd'hui les neurosciences, il semblerait que s'esquissent enfin des perspectives convergentes, qui permettent d'envisager un dépassement de l'opposition ruineuse scientifiquement entre nature et culture.

**Mots clés :** émotion, étude critique, neurosciences, sciences humaines

**Abstract. Emotion in question: Affective neuroscience versus the social sciences of emotions.** For about thirty years, neuroscience has been gaining ground in the public space and slipping into our lives, promising, among other things, to decipher our emotions—without ever managing to convince the social sciences. In its fifth issue, the journal *Sensibilités* puts this controversy into perspective, situating it within a wider debate between, on the one hand, a universalist discourse aimed at naturalizing our affects, and, on the other, approaches focusing on the historic and social character of emotions, which vary significantly by culture. While the media is now infatuated with neuroscience, it appears that a convergence of perspectives is finally emerging, making it possible to envisage the idea of going beyond the scientifically dubious opposition between nature and culture.

**Key words:** emotion, critical study, neuroscience, human sciences

**Resumen. La emoción a debate. Neurociencias afectivas Versus ciencias sociales de las emociones.** Las neurociencias llevan unos 30 años imponiéndose en el espacio público e insinuándose en nuestras vidas, prometiendo, entre otras cosas, descifrar nuestras emociones – sin por ello nunca convencer las ciencias sociales. En su quinta entrega, la revista *Sensibilités* (Sensibilidades) toma cierta distancia sobre esta controversia situándola en un debate más amplio entre, por un lado, un discurso universalista que pretende naturalizar nuestros afectos, y por otro, unos enfoques que recuerdan la historicidad y la socialidad de las emociones por lo demás muy diferentes según las culturas. Más allá del fervor mediático del que se benefician hoy las neurociencias, parecería que se esbozan por fin unas perspectivas convergentes que permiten considerar una superación de la oposición, ruinosa científicamente, entre naturaleza y cultura.

**Palabras claves:** emoción, estudio crítico, neurociencias, ciencias humanas

Vivrons-nous plus qu'autrefois sous l'empire des émotions ? Nombreux sont ceux qui fustigent en effet ce temps d'effusion qui est le nôtre, le jugent passionnel à l'excès. Mais plus nombreux encore, sans doute, sont ceux qui l'estiment au contraire hautement libérateur. En ceci que notre époque se libère des carcans moraux jugés responsables de la froideur des relations sociales de jadis, d'une raison étriquée et calculatrice refoulant toute expression émotionnelle spontanée. Mais une évidence reste commune aux deux camps : s'émouvoir est l'expérience quotidienne

la mieux partagée qui soit. Dès lors, rien d'étonnant à ce que les émotions fassent aujourd'hui l'objet d'une attention sans précédent de la part des savants. L'ennui est qu'on oublie trop souvent, derrière l'évidence de l'objet, les questions redoutables qu'elles engagent. Certaines, connues depuis des siècles, sinon des millénaires.

Commençons par l'étymologie. Car, de par son histoire, le mot « émotion » – dont le premier usage en français remonte au XVI<sup>e</sup> siècle – est tout sauf un objet naturel ; c'est une figure historiquement mouvante. Ajoutons que, d'une langue à l'autre, le sens diffère chaque fois : les mots « *emotion* », « *Gefülhe* », « émotions », par exemple, ne désignent pas exactement les mêmes choses. D'ailleurs, rien n'est plus délicat que de distinguer avec rigueur les pulsions, émotions, les

**Correspondance :** Q. Deluermoz  
<quentin.deluermoz@gmail.com>

sentiments, les passions ou les affects. Les frontières, ici, sont poreuses. Mais, plus profondément encore, s'emparer de la question des émotions, c'est faire rejouer instantanément ces clivages anciens, ces dichotomies toujours agissantes : société/individu, nature/culture, raison/sentiment, conscient/inconscient, corps/esprit, sensible/intelligible – tous couples ô combien structurants de la réflexion occidentale et qui restent comme autant de butoirs de la pensée. Et, de fait, leur étude engage, chaque fois, des conceptions fondamentales de l'être humain, de ses ascendances animales, de ses relations sociales, de sa capacité de symbolisation... L'on comprend, dès lors, qu'elles fassent l'objet de constants conflits.

Pour son 5<sup>e</sup> numéro, la revue *Sensibilités : Histoire, Critique & Sciences sociales* prend à bras le corps ces débats de fond. Depuis trois ans, la revue s'est en effet lancée dans l'exploration du monde sensible, d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs. Elle vise à l'élucidation des ressorts affectifs de la vie collective. En s'intéressant aux aventures du corps, aux façons de sentir et de ressentir, aux goûts et aux dégoûts, aux manières d'être au temps et à l'espace, elle voudrait offrir une autre traversée du politique, du social, du sacré, de l'économique, des sciences ou des arts. Faisant appel à des chercheurs d'horizons différents, mais aussi à des artistes et des écrivains, elle leur a demandé de s'attaquer à des sujets aussi variés que le charisme, le rêve, la maison, le paroxysme ou l'intime. Par là, l'émotion est depuis toujours au cœur de ce projet éditorial ; il nous paraissait donc temps de se saisir de ces *Controverses sur l'émotion*. D'autant que celles-ci ont été renouvelées ces dernières décennies par l'affirmation des neurosciences dans un nombre croissant d'activités sociales.

Situons l'antagonisme<sup>1</sup>. Quiconque s'intéresse à la vie des émotions se heurte à un mur d'apparence infranchissable, une frontière quasi-étanche : celui qui sépare les neurosciences affectives des sciences sociales de l'émotion. À suivre les travaux des neuroscientifiques, il fut longtemps entendu que les parties basses du cerveau, soit les plus primitives, celles du sous-cortex, gouvernent toute la machinerie des émotions humaines. Que les émotions relèvent de la nature humaine, qu'elles en constituent le fond animal, qu'elles appartiennent au registre de la physiologie et dépendent des hormones, voilà qui ne prêtait guère alors à discussion<sup>2</sup>.

Face à un tel discours naturalisant et universaliste, les sciences humaines et sociales n'ont eu de cesse de montrer le caractère historiquement et socialement construit des émotions – sans pour autant être audible hors de leurs disciplines. De Marcel Mauss à Pierre Bourdieu, en passant par Johann Huizinga, Aby Warburg ou Alain Corbin, sociologues, anthropologues et

historiens ont ainsi insisté sur la variété historique, culturelle et sociale des pratiques émotionnelles, comme d'ailleurs des régimes sensoriels qui les commandent. Ils ont montré que bien des sociétés ne partagent pas les distinctions susdites. Chez les Pintupi d'Australie, par exemple, ce que nous appellerions la raison ne s'oppose pas à l'émotion, mais est considérée comme une émotion régulatrice d'autres émotions [3]. Les ethnographes sont sans doute allés le plus loin dans le sens du relativisme culturel, montrant toute la diversité des cultures affectives dès que l'on s'éloigne du prisme occidental, allant jusqu'à faire de l'émotion un simple effet de discours avec Lila Abu-Lughod et Catherine Lutz [4-6]. De sorte qu'entre les pôles universalistes et constructivistes durs, on le devine, l'incompréhension paraît totale, les passerelles impossibles<sup>3</sup>.

Or, de nos jours, le discours des neurosciences s'impose avec fermeté. Sans doute parce qu'elles confortent le sens commun dans l'idée que les émotions relèveraient de réponses naturelles, fixées par l'organisme. Le problème est tout à la fois intellectuel, social et politique : de telles représentations facilitent l'envahissement progressif de notre univers quotidien par tout un tas de techniques basées sur les résultats soi-disant imparables des sciences neurologiques. De sorte que leurs usages, aussi nombreux qu'insoupçonnés, ne cessent aujourd'hui de s'insinuer dans nos vies, d'orienter souterrainement nos existences.

En 2011, la loi bioéthique introduisait dans un texte législatif le recours à l'imagerie cérébrale dans le domaine judiciaire. Parmi les promesses attendues de ce « neurodroit », la capacité de détecter les mensonges ou de révéler des prédispositions à la violence ou à la récidive. Ces perspectives n'ont pas été sans susciter réactions et critiques qui ont pointé la fragilité des résultats mobilisés et la complexité des cas traités devant les tribunaux [9]. Ce n'est là qu'un exemple des nombreux domaines de notre vie collective bouleversés par l'affirmation des dites « neurosciences ». À en croire ses promoteurs, la connaissance du cerveau annonce d'irréversibles améliorations dans la médecine et l'éducation comme dans les mondes des politiques publiques, de l'action militaire, de la vente, de la gestion et de l'amélioration de soi, et d'autres encore [10]. Une autre société se profilerait en somme, dans laquelle la vie sensorielle et affective occuperait une place renouvelée et stratégique. Songeons, par exemple, au développement des techniques de management qui, sous le sceau de la modernité scientifique, font de la gestion des émotions l'un des modes de gouvernance privilégiés au sein des entreprises. Plus étonnant peut-être est ce qu'on nomme désormais le neuromarketing, à savoir l'usage de l'imagerie cérébrale pour identifier les conditions

<sup>1</sup> Voir le panorama, [1].

<sup>2</sup> Ce à quoi s'opposent désormais certains neuroscientifiques [2].

<sup>3</sup> Sur cette opposition structurante, on renverra à la très riche synthèse de Jan Plamper [7]. Voir aussi le beau dossier de la revue *Enquête* [8].

sensorielles les plus propices à susciter chez le consommateur le désir et l'achat. Sans oublier le cas de l'école, bien sûr, dans laquelle certains pédagogues, parmi les plus médiatisés, tentent aussi de révolutionner les apprentissages de l'enfant à partir de méthodes présentées comme infaillibles. Promesses qui suscitent en retour, là aussi, inquiétudes et interrogations sur les nouvelles formes de management des sociétés humaines, la constitution de citoyens réflexifs ou l'exigence de vitesse et de fluidité de la vie sociale contemporaine.

Le plus grave peut-être ici est que le discours des neurosciences puisse être pris pour argent comptant. Sans doute parce qu'on veut le croire fondé sur des vérités scientifiques éternelles et universelles. C'est oublier d'abord que les neurosciences désignent une vaste nébuleuse scientifique aux contours flous et fluctuants [11]. Aujourd'hui, leur horizon s'éloigne d'un cerveau immuable et tend plutôt vers la notion de « plasticité cérébrale », c'est-à-dire la capacité d'adaptation du cerveau aux événements de la vie (un changement de cap comparable à celui que promet l'épigénétique dans le champ de la biologie). Des neuroscientifiques comme Lisa Feldman Barrett parlent ouvertement, et sur la base de données expérimentales, d'émotions « construites » par le langage et « situées » dans un contexte social bien défini [12, 13] – ouvrant ainsi la porte à l'historicité de notre vie affective. Il semblerait bien que s'amorce là un tournant critique. La trajectoire intellectuelle d'un Antonio Damasio, très en vue sur ces questions, paraît symptomatique : parti d'une position très naturaliste, renvoyant les émotions à des réponses automatisées, Damasio a fait de plus en plus de place à leur substrat culturel, même s'il y a loin encore aux positions constructivistes (en langue française, voir entre autres [14-18]).

Si la plupart de chercheurs en neurosciences disent porter des vérités pérennes, c'est sans doute que chaque théorie, pour s'assurer des débouchés pratiques et financiers, n'a d'autre choix que de s'annoncer sûre d'elle-même. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement ? N'est-ce pas le propre des sciences de la vie – et des financements considérables qui vont avec – que d'être commandées par une épistémologie du vrai et du faux [19] ? Le fait est que le renouvellement constant des théories comme la spécialisation croissante des recherches empêchent bien souvent les neuroscientifiques de garantir les protocoles et les résultats obtenus par leurs pairs<sup>4</sup>. Tous vivent ainsi dans l'angoisse de la réfutation à venir. Or, c'est précisément cela que l'histoire des sciences devrait signaler, sinon rappeler à tous : les vérités que les neurosciences produisent, comme leur mémoire elle-même, s'effacent souvent plus vite encore qu'elles ne sont apparues.

Est-ce à dire par là qu'il faudrait les délégitimer d'emblée ? Certainement pas. Il n'y a pas *a priori* de raison de refuser un tel savoir sur des questions auxquelles les sciences sociales n'ont trop souvent pas su ou voulu se confronter. Les neurones, la glie, les neurotransmetteurs, les récepteurs membranaires, les synapses, existent bel et bien, comme important aussi au premier chef ici, au sein du système limbique, l'action du gyrus cingulaire, de l'amygdale, des hippocampes, etc. Pourquoi donc faire comme s'ils n'existaient pas ? Alors même que les neurosciences commencent à conforter des hypothèses majeures des sciences sociales – par exemple sur le fait que raison et émotions, loin de s'opposer, vont de pair (et sont tous deux historiquement situés).

Certains sentiers, ainsi, méritent d'être empruntés. Non sans précautions : nul ne doute ici qu'il faille réinterroger les partages réifiés qui tendent à faire croire que le savoir des neurosciences affectives serait plus dur, plus solide, que toutes les connaissances, soi-disant peu fiables et volatiles, accumulées par les sciences humaines et sociales à l'endroit des émotions<sup>5</sup>. La centralité médiatique du discours neuroscientifique et les formes nouvelles de gouvernements des hommes qu'elles légitiment parfois doivent être combattues [22]. De même, qu'il faille être intransigeant avec les neurosciences lorsqu'elles mutilent et médiatise l'objet « émotion » en évacuant son historicité [23] comme celles du langage qui les expriment<sup>6</sup>. À l'inverse n'est-il pas temps de réévaluer le risque qu'il y a, pour les enquêtes de sciences sociales, à évacuer de l'analyse, d'un simple revers de main, tout substrat biologique et neuronal de l'émotion ?

La recherche de ce chemin étroit et plus riche mérite sans doute quelque attention. Elle rejoint d'ailleurs certaines directions appartenant au répertoire des sciences sociales les analyses fameuses du sociologue allemand Norbert Elias. Amplifiant sa théorie du « processus de civilisation » il développe une idée nouvelle à la toute fin de sa vie, idée qui invite au dépassement définitif de la traditionnelle opposition nature/culture : selon lui, les hommes sont équipés *par nature* à apprendre la retenue grâce à l'apprentissage. À le suivre donc, les êtres humains auraient les moyens naturels d'autoréguler leurs pulsions et émotions. Et ce, *via* des structures organiques situées dans le cortex cérébral. Mais, ajoute-t-il aussitôt, ces moyens doivent être nécessairement activés par l'apprentissage – donc par la culture – pour que

<sup>5</sup> Comme d'ailleurs avec la cognition, voir [21].

<sup>6</sup> Notamment lorsque Damasio affirme que le « sentiment » ne doit pas être confondu avec l'« émotion » – laquelle fonctionne toujours de façon binaire sur le mode récompense-punition. Le « sentiment », insiste-t-il, renvoie à la perception de ce que l'on a dans le corps et à l'esprit lorsqu'on ressent une « émotion ». Que ces définitions soient plaquées sur une réalité sans aucune référence à l'histoire et à la géographie même de ces mots signalent que la question du langage (et avec elle celle du sens) est absolument centrale dans la discussion qui s'engage.

<sup>4</sup> Sur le rôle de la confiance entre chercheurs et avec les sujets de l'expérience, voir l'entretien accordé par le neuroscientifique Jean-Philippe Lachaux au magazine *Sciences humaines* [20].

l'enfant devienne pleinement humain. Non seulement il importerait de savoir ne plus dissocier le psychologique du sociologique, mais il faudrait aussi montrer plus avant comment s'imbriquent chez l'individu le processus biologique de maturation et celui, social, de civilisation. S'ouvre un champ de recherche fascinant où vie émotionnelle, construction de l'individu, architectures sociales, environnement matériel, organisations politiques, sans se recouper, ne peuvent plus être pensés séparément.

**Lien d'intérêt** les auteurs déclarent ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article

## Références

1. Les sciences de l'homme à l'âge des neurones. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2011 ; 25.
2. Pessoa L. *The Cognitive-Emotional Brain: From Interactions to Integration*. Cambridge (Ma, EU) : The MIT Press, 2013.
3. Myers F. *Pintupi Country, Pintupi Self: Sentiment, Place, and Politics Among Western Desert Aborigenes*. Berkeley (Ca, EU) : University of California Press, 1991. pp. 120-4.
4. Abu-Lughod L. *Veiled Sentiments: Honor and Poetry in a Bedouin Society*. Oakland (Ca, EU) : University of California Press, 1986.
5. Lutz CA. *Unnatural Emotions: Everyday Sentiments on a Micronesian Atoll and their Challenge to Western Theory*. Chicago (EU) : University of Chicago Press, 1988.
6. Lutz CA, Abu-Lughod L. *Language and the Politics of Emotion*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press, 1990.
7. Plamper J. *The History of Emotions. An Introduction*. Oxford (UK) : Oxford University Press, 2015.
8. de Fornel M, Cyril Lemieux C. *Naturalisme versus constructivisme ? Enquête* (Editions de l'EHESS) 2008.
9. Larregue J et Wannyn W. Le neurodroit, oublié du débat sur la bioéthique. *Le Monde*, 11 février 2018.
10. Lynch Z. *The Neuro Revolution: How Brain Science Is Changing Our World*. Londres (UK) : St. Martin's Griffin, 2010.
11. Francisco Ortega, Fernando Vidal (dir.), *Neurocultures. Glimpses into an Expanding Universe*. Francfort (G) : Peter Lang, 2011.
12. Lindquist KA, Barrett LF. Constructing Emotion: The Experience of Fear as a Conceptual Act. *Psychological Science* 2008 ; 19 : 898-903.
13. Feldman Barrett L, Mesquita B, Gendron M. Emotion Perception in Context. *Current Directions in Psychological Science* 2011 ; 20 : 286-90.
14. Damasio D. *L'Erreur de Descartes. La raison des émotions*. Paris : Odile Jacob, 1995.
15. Damasio D. *Le Sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*. Paris : Odile Jacob, 1999.
16. Damasio D. *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris : Odile Jacob, 2003.
17. Damasio D. *L'autre moi-même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Paris : Odile Jacob, 2010.
18. Damasio D. *L'Ordre étrange des choses. La vie, les émotions et la fabrique de la culture*. Paris : Odile Jacob, 2017.
19. Clarac F, Ternaud JP. *Du neurone aux neurosciences cognitives. Fondements, histoire et enjeux des recherches sur le cerveau*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2015.
20. Entretien avec JP Lachaux. « Faut-il croire les neurosciences ? ». *Sciences humaines*, janvier 2016.
21. Lahire B, Rosenthal C (dir.). *La Cognition au prisme des sciences sociales*. Paris : Les Archives contemporaines, 2008.
22. Cabanas E, Illouz E. *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*. Paris : Première Parallèle, 2018.
23. Mandressi R. Le temps profond et le temps perdu. Usages des neurosciences et des sciences cognitives en histoire. Les sciences de l'homme à l'âge des neurones. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2011 ; 25 : 165-202.



## La clinique fondée sur les valeurs

### De la science aux personnes

La médecine fondée sur les valeurs s'inscrit parmi les mouvements contemporains de personnalisation des soins et intéresse toutes les disciplines médicales.

Complémentaire à la médecine fondée sur les preuves (Evidence Based Medicine), elle s'appuie sur une prise en compte des valeurs des acteurs du soin, de la personne soignée et de son entourage. Cette approche implique une prise de décision partagée rendant la pratique médicale plus éthique et plus efficace, et contribuant ainsi à « l'alliance thérapeutique ».

Depuis plus de trente ans, Bill Fulford défend ce concept dans lequel il révèle une pratique possible des soins au plus près de la singularité des patients. Arnaud Plagnol et Bernard Pachoud en livrent ici une parfaite traduction.

Préfacé par Bernard Granger, Professeur de psychiatrie, Université Paris-Descartes, groupe hospitalier Cochin

Traduit sous la direction de :

- Arnaud Plagnol  
Psychiatre, Professeur de psychologie clinique à l'Université Paris 8 (Vincennes - Saint-Denis)
- Bernard Pachoud  
Psychiatre, Professeur de psychopathologie, Directeur de recherches à l'Université Paris 7 (Paris-Diderot)

Frédéric Advenier, Marie Darrason, Rémi Tevissen, Jean-Baptiste Trabut




En savoir + sur [www.jle.com](http://www.jle.com)



Également disponible en Ebook

